



MOSSET FA TEMPS

**SOUVENIRS D' ENFANT D'ADOLESCENT ET DE JEUNE CITOYEN
PAR JACQUES, JOSEPH, ISIDORE RUFFIANDIS
ENFANT DE MOSSET (3ème partie)**

Dans ce troisième épisode, les "folles années" commencent à s'estomper ; nous retrouvons le jeune autodidacte Jacques Joseph dans sa passion naissante pour la Grande Musique, passion qui, heureusement, est loin de perturber sa scolarité dans la vénérable Ecole Supérieure perpignanaise.

A propos de scolarité et d'emploi, rappelons qu'en ce temps-là (et même après !), le succès au concours d'entrée à l'Ecole Normale d'Instituteurs voire au concours des Postes ou des Douanes représentait, pour les enfants du Peuple et leur famille, l'un des sommets de la réussite sociale...Et justement, voilà le jeune fils de Mosset "Normalien, place de l'Arsenal" à Perpignan puis instit débutant à Céret patrie du compositeur Déodat de Séverac.

"Je fais, peu à peu, des progrès et si, en 1904, quand je suis admis à l'Ecole Normale d'Instituteurs, j'ai de la peine à déchiffrer un morceau de solfège élémentaire, en 1906 je commence à parcourir un traité d'harmonie de Bazin, et en 1907, je dirige les chœurs de l'Ecole Normale pendant une maladie du professeur de musique.

Ce professeur, *M. Gabriel Baille*, musicien consommé, élève d'Alart pour le violon et de Berlioz pour l'instrumentation, était directeur du Conservatoire de Perpignan. Originaire de Saint Paul de Fenouillet, c'était un artiste de haute valeur, d'une originalité incontestée et d'un caractère assez difficile, quoique d'une bonté rare. En peu de temps je devins son élève préféré, il me donna de sages conseils pour l'étude du violon et de l'harmonie. Ma plus grande joie en 1906 et 1907 c'était quand il me permettait de l'accompagner le Dimanche matin à l'orgue de



l'église Saint Mathieu dont il aimait les sonorités délicates et où il me faisait comprendre la grandeur de J.S Bach sous les apparences d'une froide scolastique.

Parfois aussi je l'accompagnais, *rue Duchalmeau*, dans son modeste logement où il vivait avec ses deux filles dont l'une jouait fort bien de la harpe et la plus jeune du violon avec goût. Là, dans son cabinet de travail, il me jouait, pour nous deux, du Schumann, du Mozart qu'il adorait. Je me rappelle qu'un jour il m'expliquait une symphonie, je ne sais plus si c'était la Sym-

phonie Jupiter ou celle en Sol Mineur. A la fin, gagné lui-même par la divine beauté de l'inspiration mozartienne, il me saisit aux épaules et me cria, les yeux brillants d'une foi naïve et enthousiaste : "Si après ça, tu venais me dire qu'il n'y a pas de bon Dieu, je te casserais la figure !" Il avait plus de soixante-dix ans et à l'Ecole Nor-

male quand nous avons bien chanté, il accordait mon violon, en pestant contre "ce sale vinaigrius"(1) puis nous jouait le Mouvement Perpétuel ou la Danse des Sorcières de Paganini, en fermant à demi les yeux de plaisir.

Le premier Janvier nous lui adressions nos souhaits en vers et il pleurait de joie.

Une année, il m'emmena au Conservatoire assister à une répétition du quintette pour clarinette de Mozart dont il jouait la partie d'alto ; ce fut, pour moi, un régal divin et une révélation de la valeur intime de la vraie musique de chambre.

Cette même année, l'orchestre du Conservatoire exécuta la 3^{ème} Symphonie de Beethoven, je n'en dormis pas de deux jours tellement cette audition me bouleversa, mais je dois avouer que je ne compris rien au premier mouvement de cet immortel chef d'œuvre.

A la suite de cette audition, j'achetai "la vie de Beethoven" de Romain Rolland et je compris alors les pages du Maître que je ne faisais qu'entendre auparavant.

A l'Ecole Normale, en 1907, nous exécutâmes des chœurs à quatre voix à capella, de Haendel, Weber, Méhul, Mendelssohn, Rameau et M.Baille ; nous chantions avec assez de goût et de justesse, ce qui égayait un peu nos après-dîner dans la triste cour qui était mitoyenne avec le collège de jeunes filles.

Nous chantions avec d'autant plus de ferveur que nous pensions que de l'autre côté du mur on nous écoutait ; certains d'entre nous avaient là leur bonne amie.

Moi-même j'étais loin, à ce moment-là, de me douter que celle qui devint plus tard ma bonne compagne pour "le meilleur et le pire", se trouvait aussi au nombre de celles que nous appe- lions les "pecques".

Je ne garde pas un bon souvenir de l'Ecole Normale d'Instituteurs pour de multiples raisons.

Aujourd'hui, par le recul, je juge que leur suppression (2) est une faute parce qu'elles furent toujours une pépinière de bons maîtres et parce que nul ne saurait jamais être ouvrier parfait s'il n'a pas été d'abord apprenti. J'y ai appris à connaître et à aimer le métier d'instituteur sous la fêrule, peu sévère, de M.Ruell, le Directeur de l'Ecole Annexe, à qui nos générations doivent leur excellente formation pédagogique ; mais j'ai gardé de cette maison sévère et triste une impression désagréable. La discipline y était tatillonne, trop rude pour des jeunes gens de 18 ans dont il

convient de développer le sens des responsabilités et de former le caractère.

De cinq heures du matin à neuf heures du soir, tout y était minutieusement réglé, cours, récréations, études, repas ; et nous n'avions un peu de liberté que le Dimanche de dix heures à dix sept heures. Cet emploi du temps limité par une cloche implacable fit désigner les Ecoles Normales du nom de "Séminaires laïques", expression que les ennemis de l'Ecole Publique se sont empressés de propager dans un sens péjoratif.

L'enseignement y était froid et nos professeurs peu zélés ; on y gagnait un esprit pédant porté au scepticisme et à la critique.

Cependant je dois dire que l'éducation que nous y recevions était nationale et traditionnelle et ceux d'entre nous qui, plus tard, jouèrent aux "sans patrie" étaient fort loin de l'enseignement reçu dans les murs austères de l'établissement de la place de l'Arsenal**.

En Juillet 1907, nanti du Brevet Supérieur, je quittai avec joie cette maison ; la vie s'ouvrait devant moi ; j'étais plein d'un enthousiasme qui ne demandait qu'à se donner à une idée, à une œuvre.

Le premier Octobre, j'étais nommé instituteur adjoint à Céret en même temps qu'un de mes camarades de promotion nommé Prats.

(à suivre)

Notes :

1- Je pense que le professeur de musique traitait, humoristiquement, le violon "à 3 francs" de Jacques Joseph de "sale vinaigrius" par opposition au célèbre et coûteux "Stradivarius".

2-N'oublions que ces pages de souvenirs furent écrites dans les années 1941-1942 et, qu'à cette époque, les Ecoles Normales d'Instituteurs avaient été supprimées par le régime de Vichy.

De même, le Jeu à XIII cher au très jeune Hubert Prats (il n'avait alors que 16 ans) demi de mêlée du XIII catalan et plus tardivement à son demi d'ouverture de frère Hildebert (à Cavailon XIII) puis à l'ailier René Mestres (au XIII catalan), avait été banni des stades.

Ces interdictions prirent fin en 45 dès la Libération!

**La place de l'Arsenal allait devenir la Place Jean Moulin.